MEMOIRE SUR LA CULTURE DU MURIER BLANC, DANS LEQUEL ON TROUVERA...

AVERTISSEMENT.

LEs obſervations qu'on préſente au public n'avoient d'abord été deſtinées que pour l'inſtruction particuliere de quelques Jardiniers; mais la culture du Mûrier devenant chaque jour plus intéreſſante pour cette Province, on a penſé que cet ouvrage ſeroit utile à ceux qui poſſédent des terreins convenables pour ces ſortes de plantations.

Le Mûrier, dont les feuilles ſont propres à la nourriture des vers à ſoie, eſt connu ſous la dénomination générale de mûrier blanc, qui en comprend pluſieurs eſpeces; elles demandent toutes à être greffées de l'eſpece du mûrier roſe ou d'Italie.

AVERTISSEMENT.

Les méthodes que l'on indique ſont d'autant plus aſſurées, qu'elles ſont le fruit de l'expérience. On s'eſt attaché ſur-tout à donner ces Inſtructions avec la plus grande clarté, leur principal objet étant d'inſtruire les gens de la campagne, afin qu'ils puiſſent connoître toutes les pratiques de cette culture.

LETTRE

DE M. THOME',

*De la Société Royale d'Agriculture de Lyon, à M. ***.*

A Lyon le 15 Février 1763.

VOUS exigez, Monſieur, que je vous faſſe part des obſervations que j'ai faites pendant une longue ſuite d'années ſur la culture des mûriers; que je vous développe les pratiques que j'ai employées pour conduire ces arbres à leur perfection; que je vous en faſſe connoître les différentes eſpeces: vous voules, en un mot, par les diverſes queſtions que vous me propoſez, que je donne l'hiſtoire naturelle d'un arbre dont on peut tirer les plus grands avantages. Mon amour pour le bien public & mes ſentiments à votre égard, vous étoient des garants aſſurés que je ne perdrois pas un inſtant à vous communiquer ce que mes expériences m'ont appris ſur cette matiere; trop heureux ſi mon zele peut être de quelque utilité.

Les mûriers ſont connus depuis long-temps dans cette Province, mais la mauvaiſe culture qu'ils recevoient les rendoit étrangers parmi nous, & c'eſt depuis peu d'années que l'on eſt perſuadé qu'on peut avec ſuccès cultiver cet arbre. Ce qui en a arrêté les progrès, c'eſt (comme je l'ai dit ailleurs,) qu'outre la mauvaiſe culture, l'on n'y connoiſſoit pas la meilleure eſpece; l'on ne s'étoit attaché qu'au mûrier ſauvageon & à quelques mûriers à la grande feuille: le premier ſe coeffe mal, ſa feuille eſt dentelée, petite, peu nourriſſante, difficile & diſpendieuſe à ramaſſer: la feuille du ſecond eſt trop dure, & les vers à ſoie la rebutent; enſorte que l'on n'avoit que des arbres d'une mauvaiſe forme qui donnoient peu de revenus, ou d'autres dont la feuille ne convenoit pas à la nourriture des vers.

Après avoir étudié la nature des terreins dans le Lyonnois, & avoir reconnu que les mûriers y croîtroient avec ſuccès, je réſolus de tirer ces arbres de l'eſpece d'aviliſſement dans lequel ils étoient parmi nous, & de leur faire donner la place diſtinguée qu'ils méritoient. Vous ſavez, Monſieur, tout ce que je fis pour remplir cet objet, les ſoins, les dépenſes & les peines ne furent pas épargnées; je fis des expériences, le ſuccès les couronna; je les reiterai, & l'exacte connoiſſance de la vérité en fut le prix. Cette culture ſe répandit bientôt de proche en proche, elle nous apprit que les mûriers pouvoient nous procurer des

avantages ineſtimables ; mais que ces arbres vouloient être choiſis dans les meilleures eſpeces, ſans cependant donner l'entiere excluſion à toutes; qu'ils ne vouloient pas être abandonnés au hazard ; qu'ils exigeoient une culture ; mais qu'il la falloit entiere & analogue a leur conſtitution.

La vérité eſſuie quelquefois des contradictions, mais tôt ou tard elle nous force a lui rendre hommage. Les mûriers ont commencé d'avoir parmi nous une place honorable, en attendant qu'on leur aſſigne dans nos terreins du Lyonnois le premier rang, chaque jour voit former de nouvelles plantations ; elles ſeront dans peu d'années pour les propriétaires une ſource intariſſable de richeſſes, & prouveront que notre âge n'a pas été autant livré à la futilité que de certains déclamateurs voudroient le faire croire.

Trop éclairé pour ne pas m'appercevoir qu'il faut avoir une connoiſſance de la culture des mûriers, pour me faire les diverſes queſtions que vous daignez me propoſer ; mais trop ſûr que votre modeſtie ne vous permettra jamais d'en convenir, il faut que j'abandonne tout amour-propre pour n'écouter que les ſentiments qui m'attachent à vous. Je vais donc reprendre chacune de vos queſtions, y répondre par ordre, & mettre ſous vos yeux tout ce que l'étude & l'expérience m'ont appris ſur cet objet.

PREMIERE QUESTION.

De quel Mûrier prenez-vous le fruit pour en avoir les pepins ?

Toutes les eſpeces du mûrier blanc ſont convenables, mais l'on conſeille cependant de donner la préférence à celle du mûrier greffé de la feuille d'Italie ; appelé *mûrier roſe*, la feve en eſt plus parfaite, le fruit plus beau & contient plus de pepins. Il ne faut prendre le fruit que ſur les arbres qui n'auront pas été défeuillés dans l'année, car quoique la cueillette des feuilles ne faſſe point de tort aux arbres, elle diminue la quantité de la ſeve, & la graine en eſt moins vigoureuſe ; d'ailleurs l'on trouveroit peu de fruit ſur ces mûriers, parce qu'il eſt difficile de le conſerver en les defeuillant.

II. QUESTION.

De quelle maniere préparez-vous le pepin ?

L'on doit attendre que le fruit tombe des arbres par ſa maturité, alors on ramaſſe ce qui en eſt tombé : l'on peut dans le meme temps ſecouer légérement l'arbre, afin de s'en procurer davantage. Ce fruit ainſi recueilli, on doit le garder pendant environ vingt-quatre

heures, en le tenant a l'air ſur le plancher d'une chambre où il acheve de ſe mûrir, ayant l'attention de le remuer, pour qu'il ne s'échauffe pas; après ce temps on met les mûres dans un baquet, on les y écraſe avec les mains en y verſant de l'eau a meſure, pour ſéparer la graine d'avec le moût: on laiſſa quelques moments repoſer cette eau ſur laquelle tout ce qui eſt étranger à la graine, ſurnagera, & l'on aura ſoin de le jeter dehors; on continuera ainſi à mettre de l'eau dans le baquet & à l'en faire ſortir en inclinant ce vaſe juſqu'à ce que la graine ſoit nette; après quoi, en la rempliſſant d'une nouvelle eau bien claire, le choix de la meilleure graine ſe fera, car la bonne, qui eſt plus peſante, ſe rendra toujours dans le fond du vaiſſeau, & on jettera comme inutiles toutes celles qui ſurnageront: l'on retirera enſuite cette bonne graine du baquet pour l'étendre ſur un linge & la faire ſécher. Quand elle ſera bien ſeche, on la nettoiera & on la gardera dans un endroit ſec pour s'en ſervir dans la ſaiſon. Cette graine ne ſe conſerve qu'une année pour être propre à être ſemée.

III. QUESTION.

En quel temps faut-il ſemer le pepin pour former un ſemis ?

Cette graine peut ſe ſemer auſſi-tôt qu'elle a été recueillie, c'eſt-à-dire, vers le mois de Juillet ; mais cette ſaiſon de l'été eſt la plus dangereuſe, parce que non ſeulement alors on a à la garantir des ardeurs du ſoleil, mais les plantes ne pouvant dans le cours de l'été acquérir aſſez de force, l'on doit craindre qu'elles ne périſſent dans les froids de l'hiver ſuivant. L'on doit donc préférer de ſemer cette graine dans le mois d'Avril. Elle leve avec plus de facilité dans le printemps, il eſt aiſé de la garantir des petites gelées de cette ſaiſon avec des claies de pailles ; les plantes ſe fortifient aſſez dans le reſte de l'année pour réſiſter au froid de l'hiver. Au ſurplus l'on doit auſſi ſe régler par l'expérience que l'on a ſur les ſaiſons relativement au climat du pays.

IV. QUESTION.

Quelle préparation donnez-vous a la terre pour votre ſemis ?

Il faut choiſir dans un jardin potager l'en-

droit où la terre ſoit la plus franche & la meilleure, qui ſe trouve à l'abri des vents du nord & autres vents froids. Ce choix fait, & avant l'hiver qui précédera, il faudra défoncer ce terrein à la beche à un pied & demi, en plaçant dans le milieu de cette terre remuée un fumier vieux bien conſommé. A la fin de l'hiver il faudra donner un autre labour, à la beche, & couvrir le terrein avec quelque fumier fec.

V. QUESTION.

Comment formez-vous les planches de votre ſemis?

Les planches ne doivent pas avoir au-delà de quarante-huit à cinquante pouces de largeur, afin qu'on puiſſe, ſans mettre le pied dedans, les arroſer & arracher les herbes. Si par leur poſition on pouvoit amener des eaux ſur ce terrein pour y couler naturellement, il conviendroit alors de ne former ces planches que d'un pied en largeur, en laiſſant un eſpace de terrein vuide de l'une à l'autre, ſur lequel paſſeroit l'eau: cette forme eſt la plus avantageuſe pour les arroſements, mais elle eſt ſubordonnée à la ſituation des lieux.

VI. QUESTION.

Quelle quantité ſemez-vous à peu-près dans une planche de quatre pieds de large ſur vingt pieds de long ?

La graine de mûrier ne craint point d'être ſemée abondamment, parceque lorſqu'elle eſt levée, ſi l'on apperçoit en avoir trop employé, on éclaircit les plantes en arrachant les moins belles : Cependant l'on eſtime que ſur une planche de la grandeur déſignée cinq à ſix onces de graine ſuffiront.

VII. QUESTION.

Lorſque la graine a pouſſé, ſarclez-vous le ſemis, & faut-il l'arroſer ?

Il eſt très-eſſentiel de ſarcler la ſemis des herbes auſſi-tôt que la graine de mûrier aura pouſſé aſſez haut pour ne pas craindre d'enlever avec les herbes les jeunes plantes ; cette opération doit être répétée toutes les fois que l'on apperçoit ces herbes, parce que ſi on les y laiſſoit, elles étoufferoient les mûriers. Il n'eſt pas moins indiſpenſable d'arroſer le ſemis & de répéter ſouvent les arroſements ; mais il faut avoir l'attention, juſqu'a ce que la graine ſoit levée, de couvrir les planches, avant de

Digitized by

les arroſer, de quelques pailles, pour empêcher que l'eau qui ſortira des arroſoirs n'aſſaiſſe la terre & ne forme ſur la ſuperficie une eſpece de croûte, qui étant durcie par le ſoleil, ſeroit un obſtacle que les jeunes plantes auroient a vaincre pour lever, & ſous laquelle il arriveroit même que les germes périroient. Les arroſements veulent être répétés chaque jour dans les chaleurs, & le matin quelque temps avant que le ſoleil ait frappé ſur la ſemis.

VIII. QUESTION.

Combien de temps laiſſez-vous les jeunes plantes dans le ſemis ?

Si la graine a bien levé dans le ſemis, ſi les jeunes plantes n'ont point ſouffert des gelées du printemps, qu'elles aient été arroſées dans les chaleurs, qu'on ait eu le ſoin d'arracher les mauvaiſes herbes, enfin, que le terrein du ſemis ait été bon & engraiſſé par des fumiers, comme nous l'avons dit, les plantes qu'on appelle *Pourrettes* ſeront en état d'être levées du ſemis l'année ſuivante dans la fin de Février. L'on ne ſauroit à cet égard donner trop d'attention pour ſe procurer un pareil ſuccès, non ſeulement parce qu'on jouira plutôt de ces plantes, mais encore parce qu'étant deſtinées à être tranſplantées, la

plus grande partie périroit dans la pépiniere ; ſi on les avoit laiſſées languir dans le ſemis pendant pluſieurs années. Cependant ſi l'on a été contrarié par les ſaiſons & par la négligence ou l'ignorance d'un Jardinier, & que ces plantes n'aient point pris aſſez de force dans la premiere année, il faudra les y laiſſer une année de plus ; mais dès le mois d'Avril ſuivant, l'on aura ſoin de couper tous leurs jets à fleur de terre ; cette opération ſe fait avec de gros ciſeaux ou forces, tels que ceux dont on ſe ſert pour tondre la charmille : l'on eſt aſſuré par ce moyen d'avoir de belles plantes à la fin de l'année.

IX. QUESTION.

Quelle force en groſſeur & en longueur doit avoir la pourrette pour la ſortir du ſemis ?

La pourrette ou les jeunes plants de mûriers ſeront très forts lorſqu'ils auront à peu-près la groſſeur d'un tuyau de plume, c'eſt-à dire, cinq à ſix lignes de circonférence en prenant cette meſure dans le bas de la plante & à un pouce hors de terre. Quant à la hauteur, elle eſt indifférente, & ſe trouvera toujours d'environ deux à trois pieds, ſi la groſſeur eſt telle que nous l'avons dit. Dans cet état, il convient de ſortir ces plantes du ſemis en ménageant leurs racines.

X. QUESTION.

Dans quel temps portez-vous la pourrette du ſemis dans la pépiniere ?

Le temps le plus convenable eſt la fin de Février ou le commencement de Mars, & auſſi-tôt qu'on penſe n'avoir plus à craindre de fortes & longues gelées.

XI. QUESTION.

Faut-il un temps ſec ou humide ?

La terre eſt plutôt humide que ſeche à la fin de Février & au commencement de Mars; cet état eſt celui qui convient le mieux à la repriſe des plantes de mûriers.

XII. QUESTION.

Quelle préparation donnez-vous au terrein de la pépiniere avant d'y planter la pourrette ?

Le terrein veut être défoncé à un pied & demi; la nature de la terre doit être plutôt légere que forte, & ſur-tout moins bonne que celle qu'on deſtinera aux mûriers plantés à demeure.

XIII. QUESTION.

A quelle diſtance plantez-vous les jeunes plants dans la pépiniere, & de quelle profondeur faites-vous les trous ou foſſes ?

Nous avons dit qu'il étoit eſſentiel de ſortir les jeunes plantes du ſemis dans la premiere année du temps où le ſemis aura été formé, & par les ſoins que nous avons preſcrits, l'on a fait connoître combien il étoit important de donner à ces jeunes plantes un accroiſſement prompt. Cette méthode doit être également obſervée pour la pépiniere; mais comme il ne ſeroit pas poſſible dans une grande étendue de terrein de multiplier les ſoins qu'avec beaucoup de dépenſe, il convient d'y ſuppléer d'abord en mettant chaque plante fort à ſon aiſe, & éloignées les unes des autres de deux pieds neuf pouces de Roy à trois pieds en tout ſens : par cet arrangement chaque plante trouvera une nourriture abondante, ſans en priver ſa voiſine. Quant à la profondeur des trous pour placer la pourrette, le terrein ayant été défoncé à un pied & demi, on ne fera des trous qu'avec la cheville de fer, comme pour planter la vigne: à cet effet on tendra un cordeau, & avec une pioche on tracera des lignes diſtantes les unes des autres de deux pieds neuf pouces,

pouces, ou trois pieds dans toute la longueur du champ : on ſe ſervira du même cordeau pour tracer des lignes ſemblables & à même diſtance dans la largeur, ce qui formera ſur le terrein la figure d'un échiquier, & à chaque angle duquel un homme avec la cheville de fer ouvrira un trou d'environ deux pieds de profondeur, dans lequel un ſecond homme mettra la pourrette ; un troiſieme enchaſſera cette plante, & la fixera dans ce trou en y faiſant tomber au fond quelques terres qu'il y preſſera avec un bâton, de maniere que les racines de la plante en ſoient couvertes, ſans que ce trou ſoit entiérement comblé, afin que l'eau des pluies puiſſe y pénétrer. On obſervera qu'en plantant la pourrette il faut couper le bout des groſſes racines juſqu'au niveau de celles qui ne forment qu'une eſpece de barbe, & couper le jet à deux à trois pouces de terre.

XIV. QUESTION.

Quelle Culture donnez-vous à la Plante dans la Pépiniere ?

Les fréquentes cultures données à la terre ſont le meilleur amendement qu'on puiſſe procurer aux plantes, c'eſt le ſeul qui convienne aux pépinieres de mûriers ; les arbres que l'on y veut élever ſont deſtinés

en général à ſubſiſter dans de mauvais terreins, leur éducation ne doit donc point être trop délicate; l'on veut dire, qu'il ne faut pas ſuppléer par des engrais aux labourages, qui doivent être leur ſeule & unique nourriture, autrement il y auroit à craindre que ces arbres, ſortant d'une terre où ils auroient été trop careſſés, ne s'accoutumaſſent point aux différents terreins qu'on leur deſtine: mais en refuſant à ces jeunes plantes un terrein fertile & la reſſource de tout engrais, il convient de ne leur point ménager les labours, l'on en indiquera quatre principaux, le premier dès la fin de Mars, ou au commencement d'Avril, le ſecond au milieu de Mai, le troiſieme en Août, & le quatrieme à la fin d'Octobre; ces labours doivent être faits à la beche ou au trident ſi la terre eſt pierreuſe ou caillouteuſe. Ces quatre labours ſont de rigueur, c'eſt en dire aſſez pour faire entendre que l'on fera très-bien de ne point s'y borner ſi les ſaiſons le permettent. Il ne faut pas fixer à ces fréquentes cultures les ſoins que ces plantes demandent; l'on aura encore attention dans l'Automne de la même année où la pépiniere aura été formée, de ne laiſſer à chaque ſujet qu'un ſeul jet, en choiſiſſant le plus fort, & l'on coupera ſur cette meme tige toutes les petites branches qui auront pouſſé depuis le bas juſqu'à neuf ou dix pouces. Cette derniere opéra-

tion pourra ſe faire au temps où l'on greffera ; mais on conſeille de ne pas la renvoyer ; parce qu'indépendamment de ce que ce travail ſe trouvera fait alors, il en réſultera l'avantage de ne pas faire à la fois pluſieurs inciſions à la plante, par leſquelles il ſe fait toujours une deperdition de ſeve qu'il eſt avantageux de conſerver pour la nourriture de la greffe, lorſqu'on la placera.

XV. QUESTION.

Combien de temps laiſſez-vous la plante ſans l'enter ?

Ce temps ſera plus ſubordonné aux ſoins que l'on prendra des plantes dans la pépiniere, qu'aux événements des ſaiſons. Avec une bonne culture, la pourrette doit être en état d'être entée une année après qu'elle aura été plantée dans la pépiniere ; mais l'on ne ſauroit ſe tromper ſur cet article, parce que la ſeule groſſeur de la plante doit en décider. Il faut pour cet effet qu'elle ſoit aſſez forte pour recevoir dans ſon écorce l'œil ou le bouton que l'on aura pris ſur un mûrier greffé ; enfin, pour ſe fixer, l'on dira que la plante aura aſſez de groſſeur ſi elle a ſept à huit lignes de circonférence dans le bas & un pouce hors de terre.

XVI. QUESTION.

Il eſt, je crois, décidé que de quelque arbre que provienne le fruit pepin & pourrette, la plante venue de pepin eſt toujours ſauvageonne; je ne demande donc pas s'il eſt quelque eſpece de pourrette qui n'ait pas beſoin d'être entée pour en faire un bon arbre.

Il eſt bien certain que de quelque eſpece de mûriers greffes ou ſauvageons dont la graine ſera provenue, elle ne produira qu'un ſauvageon qui demandera d'être enté, cependant il n'eſt point indifférent de négliger le choix de la graine. L'on doit, ainſi que nous avons dit en répondant à la premiere queſtion, s'aſſurer de celle du mûrier roſe ou d'Italie: la feve de la plante qui en naîtra, ſe trouvant analogue avec celle de l'arbre ou l'on prendra la greffe, il eſt à préſumer que l'ente reuſſira mieux; que l'arbre en viendra plus beau, & que la feuille en ſera plus parfaite pour la nourriture des vers. D'ailleurs ſi l'on veut élever du ſauvageon, celui qui naîtra d'une graine priſe d'un mûrier d'Italie aura une feuille plus belle & d'une meilleure qualité qu'un autre dont l'origine eſt entiérement ſauvage.

XVII. QUESTION.

En quel temps faut-il enter l'arbriſſeau dans la pépiniere?

La ſaiſon d'enter la pourretta dans la pépiniere eſt le printemps, & auſſi-tôt qu'on peut ſa proeuter les premieres greffes: on peut auſſi enter au commencement de Juillet, ou au plus tard dans les premiers jours d'Août; en choiſiſſant un temps ſec & chaud. De ces deux ſaiſons, du printemps ou de l'été, pour enter l'on conſeille de choiſir celle du printemps, premiérement parce que ſi la greffe venoit à manquer, l'on auroit la reſſource d'en placer une autre dans le mois de Juillet; autrement préférant le temps de l'été pour cette opération, & ſuppoſant également un mauvais ſuccès, vous êtes obligé de perdre une année. Secondement, en greffant au mois d'Avril, ſi l'année eſt favorable, votre greffe donnera un jet de plus de ſix pieds; au lieu qu'en ne plaçant les greffes qu'en été, leur pouſſée ne peut être dans l'année que de vingt-quatre à trente pouces, qui n'étant pas la hauteur néceſſaire à l'arbre, vous oblige à couper ce jet au printemps ſuivant, afin d'en obtenir un autre dans cette ſeconde année de la hauteur que vous deſirez, ce qui eſt aſſez

ordinaire dès la premiere, en greffant au mois d'Avril; ainſi, en profitant du printemps, vous pouvez vous procurer des arbres une ou deux années plutôt que ſi vous retardiez juſqu'à l'été. L'on doit cependant obſerver que le temps le plus contraire à la réuſſite des greffes eſt celui des pluies, en ſorte que dans un printemps pluvieux il peut en manquer beaucoup : mais n'a-t-on pas le même inconvénient à craindre dans les étés ? Il faut conſulter un peu dans l'une & l'autre ſaiſon le climat des pays & le temps préſent avant de commencer à greffer. Au ſurplus, les pluies ne ſont abſolument contraires qu'autant qu'elles ſont de durée, trop abondantes, & qu'elles ſurviennent dans les quinze premiers jours après les greffes placées, parce qu'elles les délavent & les empêchent de ſe coller au ſujet.

XVIII. QUESTION.

Eſt-il pluſieurs méthodes d'enter ? quelle eſt la meilleure ?

La greffe ſe pratique de pluſieurs façons différentes, & le mûrier en eſt ſuſceptible ; cependant de toutes les façons de greffes, celle à l'écuſſon ſe pratique le plus ordinairement ſur cet arbre, elle eſt la plus facile à mettre en uſage & celle qui réuſſit le mieux.

XIX. QUESTION.

De quel arbre faut-il prendre l'œil pour enter, c'eſt-à-dire, quelle eſt la meilleure eſpece de mûrier pour la nourriture des vers à ſoie ?

Les plantations de mûriers ont pour objet la nourriture des vers à ſoie ; & quoique cet inſecte précieux ſe nourriſſe de toutes eſpeces de feuilles de mûriers, cependant il en eſt qu'il préfere, & qu'il convient de lui donner ſuivant ſes différens âges. Nous renvoyons pour ces détails à l'inſtruction ſur la maniere d'élever les vers à ſoie, & nous nous bornerons à faire connoître ici la meilleure eſpece de mûriers pour les vers, pour la qualité de la ſoie, ou pour le plus grand avantage des propriétaires & des nourriciers. Cette eſpece eſt celle du mûrier roſe ou d'Italie, la même avec laquelle on éleve les vars à ſoie en Piémont. C'eſt à la connoiſſance de cet arbre que les provinces de Languedoc, Vivarais, Provence & haut Dauphiné ſont redevables de la quantité de ſoie qu'elles recueillent aujourd'hui, tandis que notre province du Lyonnois, attachée depuis cinquante à ſoixante années à ne

cultiver encore que le mûrier ſauvageon ; connoit à peine ce produit.

Le mûrier roſe ou d'Italie eſt non ſeulement le plus convenable à la nourriture des vers à ſoie, mais il eſt encore celui qui la fournit avec le plus d'abondance. Nous avons comparé la dépouille de ſes feuilles à l'âge de huit ans contre un ſauvageon de même âge, planté dans le même champ ; le premier nous a donné cinquante livres de feuilles, le ſecond n'en a pas eu dix livres ; la dépouille du premier a été faite en moins de trente minutes, & celle du ſecond a occupé le cueilleur une matinée entiere ; enfin, la feuille du premier a été louée trente ſols, & celle du ſecond cinq. Voilà des avantages bien conſidérables, qui n'en ſeront pas moins combattus par le préjugé, enfant de l'ignorance.

XX. QUESTION.

Laiſſez-vous ſubſiſter la plante en entier lorſque vous placez la greffe, & comment la conduiſez-vous ?

La plante, ou le ſujet ſur lequel on ſe propoſe de placer la greffe, aura deux à trois pieds de hauteur, elle formera un petit buiſſon, l'ente ſera placée à cinq à ſix pouces hors de terre. Vous ne laiſſerez ſubſiſ-

ter la plante qu'à la hauteur d'un pied & demi avec une partie des branches qui y tiendront, c'eſt-à-dire, à environ un pied au deſſus de l'endroit où vous aurez poſé la greffe, afin que la ſeve ſe partageant encore entre le ſauvageon & la greffe, elle ne ſe porte pas avec trop d'abondance à cette derniere, ce qui la noyeroit & la feroit pourrir. Quinze jours ou trois ſemaines après, vous réduirez ce pied de tige à ſix pouces ſeulement, en ſupprimant toutes les branches ſauvageonnes; & lorſque vos greffes s'éleveront a un demi-pied, vous les lierez foiblement avec quelques écorces à ce reſte de tige, qui leur ſervira de tuteur pour les faire pouſſer droit. Huit jours que durera ce lien ſeront ſuffiſants pour leur donner le pli; alors ce reſte du ſauvageon devenant inutile, vous le couperez entiérement, ſans offenſer ni ébranler la greffe dont vous couperez la ligature.

XXI. QUESTION.

Lorſque l'ente n'a pas pouſſé un jet aſſez haut pour former la tige de l'arbre dans la premiere ſaiſon, de quelle maniere faut-il ſe procurer le ſecond jet?

En répondant à la dix-ſeptieme queſtion, nous avons dit qu'en greffant au mois

d'Avril, l'on devoit eſpérer d'avoir dans la même année un jet aſſez haut pour former l'arbre; ce que l'on ne doit pas attendre ſi l'on greffe en été, dans ce dernier cas la greffe n'ayant pas aſſez du reſte de l'année pour pouſſer à cinq à ſix pieds de hauteur. Cependant on ne doit point diſſimuler que, contrariées par les ſaiſons, il arrive quelquefois que les greffes du printemps n'acquierent pas la hauteur ordinaire: ainſi l'on doit donc ſe conduire à leur égard comme pour les greffes placées au mois de Juillet, c'eſt-à-dire, qu'il faut au mois d'Avril ſuivant couper tous les jets à un pouce au-deſſus de l'ente, d'où il ſortira pluſieurs boutons que vous laiſſerez pouſſer pendant huit à dix jours, & ſur leſquels vous choiſirez celui qui vous paroitra le plus vigoureux & que vous verrez pouſſer le plus droit: après ce choix, vous détruirez tous les autres, & redoublant les cultures dans la pépiniere, vous obtiendrez dans la même année la hauteur convenable au mûrier.

Si cependant on veut ſe contenter d'une tige qui ne ſoit pas régulérement droite, alors, au lieu de couper le jet de l'année précédente à un pouce au-deſſus de l'ente, vous pouvez ne retrancher que le haut de la plante que vous verrez foible, & couper préciſément au-deſſus d'un œil ou bouton qui ſe préſentera, le plus propre à s'élever, ſans s'éloigner trop de la ligne droi-

te de la tige. L'on conçoit que ce bouton ſe trouvant ſur le côté de cette tige, formera en s'élevant un coude ; cependant la tige pour n'être pas auſſi belle, n'en rendra peut-être pas l'arbre moins bon. Il eſt peu de jardiniers qui ne ſe contentent de cette méthode, l'on doit même dire que ce coude s'efface dans la ſuite lorſque la plante groſſit.

Au ſurplus, nous obſerverons qu'en général nous n'avons jamais voulu nous contenter de ces tiges recourbées; nous penſons que la ſeve ſe porte avec plus de facilité & de force à la tête de l'arbre lorſqu'elle n'eſt pas détournée dans ſa circulation par ce coude ; d'ailleurs l'on doit toujours avoir regret de ſe priver de la beauté d'une plante, lorſqu'il a dépendu de ſoi de ſe la procurer. Enfin, nous n'avons point eu à nous repentir des ſcrupules que nous nous ſommes faits à cet égard, & peut-être aurions-nous à nous flatter que c'eſt à cette délicateſſe de conduite que nous devons l'heureuſe réuſſite de ſeize mille pieds de muriers ſortis de nos pépinieres.

XXII. QUESTION.

Quelle élévation jugez-vous à propos de donner à la tête de cet arbre, & quelle en eſt la raiſon ?

Le mûrier ne demanderoit pas à être élevé de tige à plus de quatre pieds & demi, ſa tête ſeroit plus belle, il ſe coefferoit mieux, ſeroit moins battu par les vents, plus facile à entretenir par la taille, la cuillette des feuilles plus aiſée, & par conſéquent plus exacte : mais pour profiter de tels avantages, il faut deſtiner ces arbres à être placés à demeure dans un enclos à l'abri des beſtiaux, qui ſont tous friands de ſa feuille & dont la dent leur fait le plus grand tort. Si l'on ne peut ſe défendre de cet inconvénient, il eſt à propos d'en élever la tige juſqu'à ſix pieds.

XXIII. QUESTION.

Travaille-t-on les arbres dans la pépiniere ſoit au pied, ſoit à la tête ? & dans quelle ſaiſon ?

Nous avons indiqué à la quatorzieme queſtion les labours néceſſaires à la pépiniere, que nous avons réduits à quatre de

rigueur dans l'année : la pépiniere étant greffée ne demande pas moins de travail, & nous invitons tous ceux qui en auront formé de ne point ſe relâcher a cet égard. Quant au travail qu'il y a à faire à la tête des arbres, nous dirons que dans la premiere année de la greffe il faut laiſſer pouſſer le jet en liberté & ſans y rien faire. Il s'élevera en jettant des feuilles à chaque œil & au long de la tige, que vous n'abattrez point, mais à la ſeconde année cette tige ayant acquis ſa hauteur, vous la couperez au mois d'Avril de tout ce qui ſera excédent à la hauteur que vous avez deſirée ; alors, pour fortifier la tige en groſſeur, il faudra retrancher tous les bourgeons qui pouſſeront dans ſa longueur en paſſant la main du haut en bas, & vous ne laiſſerez ſubſiſter qu'un ou deux jets à la pointe, pour commencer à former la tête de l'arbre.

XXIV. QUESTION.

Faut-il donner des tuteurs aux arbres dans la pépiniere ?

Ce ſoin ſeroit ſuperflu, & occaſionneroit une dépenſe dont la nature de cet arbre doit diſpenſer ; mais ſi l'on s'apperçoit que la tête devienne trop forte, trop peſante pour la groſſeur de la tige, & que les vents la

faſſent pencher juſqu'a former de ces plantes des eſpeces de demi-cercle, il faudra auſſi-tôt décharger la tête en ſupprimant une partie des branches.

XXV. QUESTION.

Combien d'années laiſſez-vous les arbres dans la pépiniere ? N'eſt-il pas dangereux de les y laiſſer trop long-temps, à cauſe de leur proximité ? Eſt-ce leur groſſeur qui doit décider ?

Par ce que nous avons dit précédemment, l'on a vu que la pourrette plantée en pépiniere à la fin de Février ou au commencement de Mars, ſera en état d'être greffée l'année ſuivante au mois d'Avril ; que dans cette même année la plante acquerra ſa hauteur ; que dans la ſuivante elle ſe fortifiera en groſſeur, & que l'arbre pourra être planté a demeure au mois de Novembre. Nous nous étendrons plus au long ſur la ſaiſon la plus favorable aux plantations en répondant à la vingt neuvieme queſtion. Ainſi en ſuppoſant une pleine & entiere réuſſite, cet arbre n'aura été en pépiniere que trois années ; mais comme on n'eſt pas maitre des événements, il faut compter ſur quatre années. S'ils en paſſoient plus de cinq dans la pépiniere, l'on auroit raiſon de les rebu-

ter, parce qu'il ſeroit fort à craindre qu'ils ne repriſſent pas. La groſſeur de l'arbre au ſurplus ne doit point décider ſur le choix, il ne faut s'attacher qu'à l'age & à une belle écorce, pour s'aſſurer du ſuccès d'une plantation.

XXVI. QUESTION.

Quand vous ſortez l'arbre de la pépiniere, laiſſez-vous de la terre autour des racines? retranchez-vous des racines?

En ſortant l'arbre de la pépiniere, il faut avoir la plus grande attention pour ne point offenſer ſes racines; pour cet effet il faut les attaquer de loin, en faiſant une foſſe très-large autour du pied. Il ne ſeroit pas poſſible d'enlever ſes racines avec la terre qui les enveloppe, parce qu'elles ſont pour l'ordinaire entrelaſſées avec celles de la plante voiſine; il ſuffit d'agir de maniere à en conſerver le plus qu'on peut, particuliérement des chevelus qui ſont de nouvelles racines plus propres que les anciennes à porter une prompte & abondante nourriture. Nous renvoyons à parler du retranchement qu'il faut faire à ces racines, lorſque nous parlerons de la plantation de l'arbre.

XXVII. QUESTION.

Quel eſt le terrein le plus convenable pour y planter le mûrier ?

C'eſt du choix du terrein & de ſon expoſition que dépendra la belle qualité de la ſoie. Toute terre fertile pour le froment ſera peu convenable pour procurer de belle ſoie ; le mûrier cependant y deviendra un bel arbre, mais ſa feuille ſera trop nourriſſante, elle aura trop de ſuc, trop de ſubſtance ; & s'il y avoit quelque profit à élever le mûrier ſauvageon, nous oſerions dire qu'il conviendroit mieux dans cette eſpece de terrein, pour la qualité de la ſoie, que le mûrier greffé. Nous faiſons la même obſervation pour les terres près des rivieres ou des ruiſſeaux. Il ne convient pas non plus de placer le mûrier dans le voiſinage des haies ou d'autres arbres, dont l'ombre & les racines leur feroient très-préjudiciables. Une regle générale & à laquelle on peut s'arrêter, c'eſt que cet arbre demande le même grain de terre & l'expoſition d'une vigne plantée pour cueillir le meilleur vin : ainſi le terrein convenable aux mûriers ſeroit un côteau d'une terre légere & douce, ſablonneuſe, pierreuſe & calhouteuſe, dont l'expoſition ſeroit au midi ou au levant.

Au

Digitized by Google

Au ſur-plus le mûrier vient par-tout, mais l'on doit être très-réſervé pour ne pas en garnir de bonnes terres propres à la production du bled.

XXVIII. QUESTION.

De quelle grandeur faut-il faire les creux pour ces arbres, & combien de temps avant la plantation ?

Si vous deſtinez vos arbres pour un terrein léger, mais qui ait du fond, il ſuffira de faire les trous ou foſſes de ſix pieds en quarré ſur deux pieds & demi de profondeur.

Si le terrein a peu de fond, qu'il y ait de la roche, il faut faire les trous à la même profondeur, mais à huit à neuf pieds en quarré ſur la ſuperficie.

Si la terre eſt graſſe, ſi elle eſt lourde, & qu'elle retienne l'eau, les creux doivent être faits à ſix pieds en quarré, mais à trois pieds & demi de profondeur.

Dans tous ces différents terreins il convient de faire les trous dans l'automne, pour planter à la fin de Février, afin qu'ils puiſſent recevoir les pluies, les neiges & les gelées de l'hyver, qui fertiliſent la terre par les ſels qui s'y dépoſent.

XXIX. QUESTION.

Quelle eſt la ſaiſon la plus favorable pour ſortir le murier de la pépiniere pour le tranſplanter?

La ſeve dans le mûrier ſe conſerve en mouvement beaucoup plus tard que dans tous les autres arbres, c'eſt pourquoi il ne convient guere de le ſortir de la pépiniere dans l'automne, à moins qu'il ne fût deſtiné à être tranſporté au loin; parce que dans ce cas il vaudroit mieux encore l'ôter de la pépiniere ſur la fin de Novembre, que dans le commencement de Février, où l'on a à craindre de longues & fortes gelées qui le feroient périr dans le trajet; mais ſi la plantation qu'on veut faire eſt voiſine, à une ou deux journées ſeulement de la pépiniere, il ſera très-bien de ne faire ſa plantation qu'à la fin de Février ou dans les premiers jours de Mars, ce qui eſt toutefois ſubordonné au temps, car il ne faut point arracher l'arbre ni le planter dans la gelée. Les jardiniers prétendent qu'il vaut toujours mieux planter en automne, parce que, diſent-ils, l'arbre pouſſe quelques chevelus pendant l'hyver: cette regle peut être vraie pour toutes ſortes d'arbres, mais le mûrier, qu'ils ne connoiſſent

pas, en fait l'exception. Nous nous ſommes bien convaincus qu'il reſte pendant l'hyver dans le même etat exactement où il a été placé dans l'automne; ainſi n'ayant pas l'eſpérance que les racines commenceront à travailler dans l'hyver, on ne ſauroit avoir celle qu'il puiſſe avancer plutôt dans le printemps; & il eſt à craindre que ſi le froid eſt rigoureux dans l'hyver, il n'attaque les racines recouvertes avec une terre nouvellement remuée, qui laiſſe ouverture au froid: d'ailleurs, ſi les racines n'en ſouffrent pas, n'eſt-il point dangereux que la tête, qui n'a aucun abri & ſur laquelle on a laiſſé le bas des premieres branches, ne ſe reſſente des gèlées qui feront périr les bourgeons deſtinés à former la nouvelle tête de l'arbre? Au ſurplus, nous n'ignorons pas qu'il s'eſt fait avec ſuccès des plantations dans les mois de Novembre & Décembre; mais nous oſons dire que ceux qui les ont faites ont été favoriſés par les circonſtances d'un hyver doux, ſans cependant que leur plantation ait eu aucune ſupériorité ſur celles faites dans les mois de Février ou de Mars.

XXX. QUESTION.

A quelle diſtance faut-il planter les Muriers

Cette diſtance doit ſe régler par la qualité du tarrein & par les différentes récoltes qu'on juge néceſſaires à l'économie d'un Domaine, les premiers objets de néceſſité ſont les bleds & autres grains, ainſi que les fourages, celui de la ſoie ne doit être compté qu'apres, & comme un ſupplément de richeſſes ou d'aiſance : ainſi dans un Domaine dont les terres ſont fertiles, l'on doit ſe contenter de planter des mûriers dans les bordures des champs, & les placer à trente pieds les uns des autres ; ſi la terre eſt de médiocre qualité, on les plantera a quinze pieds.

Si on vouloit en former un quinconce & en remplir une piece de terre tres-fertile, il faudroit les eſpater les uns des autres de 45. pieds de Berne. Mais comme il eſt peu de domaines ou dans le nombre des champa dont il eſt compoſé, il ne ſe trouve quelques parties de terre de peu de valeur, quelques côteaux incultes, quelques vignes anciennes de peu da produit, ce ſont à ces parties auxquelles il convient de s'attacher pour les remplir en mûriers, & y ſacrifiant toute autre eſpece de produit, l'on

pourra placer dans de tels endroits les mûriers à quinze ou dix-huit pieds de Roi les uns des autres en quinconce. Ces arbres, soit par la médiocrité du terrein, soit par le peu d'éloignement ou ils seront les uns des autres, ne deviendront jamais bien forts, mais leurs branches ne s'écartant pas autant qu'elles le feroient dans un champ fertile, il y aura moins de difficulté à en cueillir les feuilles, & le nombre d'arbres, qu'un petit espace de terre contiendra, suppléera pour la feuille à la grosseur que ces arbres auroient acquise ailleurs.

XXXI. QUESTION.

Quelle est la méthode pour planter les mûriers à demeure? Faut-il les fumer en plantant, ou après les avoir plantés?

Après avoir donné toute l'attention possible pour ne pas offenser les racines du mûrier en le sortant de la pépiniere, s'il s'en trouve quelques unes qui aient été rompues ou fortement froissées, il faudra les couper entiérement & rafraîchir les autres, ainsi que tous les chevelus; c'est ce que les jardiniers appellent *habiller l'arbre.* On doit aussi couper toutes les branches, à l'exception de deux ou trois des mieux disposées qu'on laisse pour former la tête, &

qu'on réduit à un ou deux pouces sur le tronc, obſervant que dans cette longueur il ſe montre quelques boutons en dehors; s'il ne s'en trouvoit aucun, & qu'il en parût à un pouce plus haut, il conviendroit de ne couper qu'au deſſus.

Les racines & la tête de l'arbre étant ainſi diſpoſées, on jette dans le trou qui a été ouvert pour le recevoir, un pied de bonne terre que l'on prendra ſur la ſuperficie du champ, apres quoi on place le mûrier, en obſervant de laiſſer la greffe hors de terre & en arrangeant ſes racines ſuivant leur diſpoſition naturelle; on les recouvre par un demi-pied de terre pareille à celle que l'on a miſe au fond, ſi l'on a quelque terreau ou fumier, il ſera très-bien d'en jeter ſur cette ſeconde couche de terre, l'on ſera payé de cette attention & de cette dépenſe par le bon effet qu'elle produira ſur la plante. Enfin, ſoit qu'on mette ce fumier, ou qu'on s'y refuſe, il faudra combler la foſſe avec la terre qui en aura été ſortie lorſqu'on l'a creuſée. On obſervera en comblant ce creux de ne point amoncelet la terre au pied de l'arbre, parce que cette élévation en talus éloigneroit des racines l'eau des pluies.

Si l'on plante le mûrier dans une terre ſujette à retenir l'eau, nous avons dit qu'il falloit que les trous euſſent un pied de plus en profondeur que par-tout ailleurs; la ra-

ſon en eſt qu'il convient de donner un écoulement aux eaux, qui par un trop long ſéjour gâteroient les racines, ou nuiroient a la qualité de la feuille. Pour parer à ces inconvénients, il faudra remplir ce pied de profondeur de plus avec des cailloux & de mauvaiſes brouſſailles, au travers deſquels l'eau ſe fera jour; apres quoi l'on ſe conduira comme nous venons de le dire pour les mûriers à planter dans des terreins ſecs & légers.

Si l'on fait venir les mûriers de fort loin, ou qu'après les avoir tirés de la pépiniere, on demeure long-temps à les planter, il conviendra de mettre tremper les racines dans l'eau pendant huit à dix heures, enſuite les couper juſqu'à ce que l'on en voie ſortir une matiere laiteuſe: cette attention eſt ſi néceſſaire, qu'on ne doit pas craindre de les trop raccourcir, parce que quand elles ne ſubſiſteroient, ainſi que les chevelus, que dans la longueur de ſix à ſept pouces, cela ſuffiroit; & au contraire, ſi l'on ne coupoit pas les racines juſques dans le vif, elles ſécheroient dans la terre, & l'arbre périroit.

XXXII. QUESTION

Faut-il mettre des tuteurs aux jeunes arbres, & de quelle hauteur?

Auſſi-tôt que l'arbre eſt planté, il eſt néceſſaire de le ſoutenir par un échalas dont la groſſeur doit être d'environ ſix à ſept pouces de circonférence : les échalas ſeront faits avec du bois de châtaigner ou de pin ; je donne la préférence à ce dernier, quoiqu'il dure moins, mais il eſt plus droit & ſe joint mieux à la tige de l'arbre, qui d'ailleurs n'a exactement beſoin de ce ſecours que juſqu'à ce qu'il ſoit bien enraciné. Ces échalas ou tuteurs doivent avoir huit pieds de longueur, ils ſeront fichés en terre à deux pieds, & l'arbre en ayant ſix de hauteur, ils atteindront juſqu'a la tête ; il ne faut pas qu'ils ſurmontent, ſans quoi les vents agitant les jets qui pouſſeront au printemps, ils ſe briſeroient contre ce qui excederoit de l'échalas au deſſus de la tige : il ne faut pas auſſi que ces tuteurs ſoient trop courts, autrement ils offenſeroient la tige dans l'endroit où ils reſteroient en défaut. Ces échalas ſeront fixés à l'arbre par des liens en oſier à un pied de la tête & au centre de la Plante, mais dans la crainte que ces liens n'offenſent l'écorce, il faudra

entr'eux & l'arbre placer des nœuds de paille.

Nous ne pouvons paſſer ſous ſilence une pratique que nous avons miſe en uſage, & à laquelle l'extrême beauté de nos plantations ne permet pas d'avoir regret : on ne la preſcrit point comme de rigueur ; mais les perſonnes attachées à leur plantation ne négligeront peut-être pas de la ſuivre. Il s'agit d'empailler les jeunes mûriers depuis le bas de la tige juſqu'à la tête, cette attention garantit l'écorce des ardeurs du ſoleil & des grands froids de l'hiver ; l'une & l'autre de ces extrêmités font quelquefois éclater l'écorce, qui eſt plus tendre ſur ce mûrier que ſur le ſauvageon, & il ſe fait par ces éclats une déperdition de ſeve défavantageuſe à l'arbre. Au ſurplus, une claie de paille de ſeigle ſuffit pour pluſieurs, la dépenſe eſt modique, & l'objet de ce ménagement eſt intereſſant.

XXXIII. QUESTION.

Dans quelle ſaiſon convient-il de travailler les mûriers au pied, combien de fois par an, & à quelle diſtance du pied doit-on les travailler ?

Les cultures à faire au mûrier planté à demeure ſont les memes que celles indiquées

pour ceux qui ſont en pépiniere. Ses labours, on le répete, doivent être donnés en mars ou avril, mai, juillet ou août, & à la fin d'octobre, toujours avec le beche ou le trident, ſuivant la qualité du terrein & à une toiſe en quarré autour du pied de l'arbre. L'on invite tous ceux qui voudront former de belles plantations, à ne rien négliger ſur cette culture. Pour être en état de l'exécuter, on ne doit ſemer ni bled ni légumes dans cet eſpace de terrein, il faudroit auſſi n'en point ſemer dans toute la ligne que forme une rangée; il ſeroit encore à deſirer que dans des champs couverts de mûriers l'on ne répandit le grain qu'avec le ſemoir; car indépendamment de ce que les récoltes en ſeroient beaucoup plus conſidérables, c'eſt qu'avec cet inſtrument d'agriculture l'on ne répand le grain qu'où l'on veut, & que l'on ſeroit aſſuré qu'il n'en ſeroit pas jetté au pied des arbres. D'ailleurs, tout le grain qu'on pourroit recueillir au long des lignes de mûriers, ſera foulé par ceux qui ramaſſeront la feuille: ce grain perdu eſt le moindre inconvénient, ſi l'on conſidere que les plantes de bled (dont vous ne profitez pas) ont attiré à elles toute la fraicheur de la terre, en ont privé les racines de l'arbre, & leur ont empêché de profiter des labours, des effets du ſoleil & des roſées: c'eſt par cette raiſon qu'il eſt fort ordinaire de voir périr

ainſi de très-beaux mûriers qui promettoient beaucoup dans la premiere, ſeconde & troiſieme années ; ou ſi la fertilité du terrein les conſerve, leur produit eſt conſidérablement retardé.

XXXIV. QUESTION.

Dans quel temps & comment travaille-t-on à former la tête du mûrier ?

L'on ne doit point toucher à la tête du mûrier qu'au commencement de ſa ſeconde année, c'eſt-à-dire, dans le mois de Février ou de Mars. Juſqu'à ce temps il faut le laiſſer pouſſer avec liberté, à l'exception des bourgeons qui ſortiront au long de la tige, qu'il faut avoir grand ſoin de détruire en viſitant ces jeunes arbres tous les huit jours ; la paille dont nous avons conſeillé d'envelopper la tige n'y met point d'obſtacle ; parce qu'on voit ces bourgeons percer au travers ; d'ailleurs nous ajouterons que cette enveloppe doit être très-légere. Quand à la tête de l'arbre, on commence dès la ſeconde année à travailler à la former ; pour cet effet, on n'y laiſſera que trois à quatre jets de tous ceux qui auront pouſſé, en choiſiſſant ceux avec leſquels l'on préſumera pouvoir donner avec plus de facilité, la forme d'un calice à la tête de l'arbre : ces jets conſervés ſeront coupés à un pied

du tronc, s'ils ont pouſſé fort haut ; s'ils ſont foibles, il faudra les couper ſeulement à ſix pouces. Ces jets l'année ſuivante en pouſſeront beaucoup d'autres, que l'on taillera de même en n'en conſervant que deux ou trois ſur celui de l'année précédente, & toujours en choiſiſſant les mieux diſpoſés, pour donner à la tête de l'arbre la forme que nous avons preſcrite. Au ſurplus, il eſt très-difficile de décrire une pratique ſûre pour cette taille; l'on ne peut qu'en donner une légere idée, parce qu'elle doit varier par l'inſpection de la tête & des branchages; nous aurons occaſion d'en parler ailleurs.

XXXV. QUESTION.

Quand eſt-ce qu'on peut commencer à ramaſſer la feuille?

L'on doit commencer à ramaſſer la feuille après la ſeconde année ou l'on aura formé la tête à l'arbre, c'eſt-à-dire, à la troiſieme année de la plantation : il ſeroit dangereux d'attendre plus long-temps, mais l'on doit avoir attention de cueillir cette feuille de très-bonne heure dans la ſaiſon, & au plus tard dans les premiers jours de Mai, par la raiſon qu'il convient de procurer à ces jeunes arbres tous les avantages de la ſeconde ſeve.

oogle

XXXVI, QUESTION.

Quelle eſt la meilleure méthode pour ménager l'arbre en cueillant la feuille ?

Pour avoir la feuille du mûrier & ne faire aucun tort aux branches, il faut que ceux chargés de la ramaſſer prennent la branche de bas en haut, & non point du haut en bas, & coulant ainſi la main, ils auront la feuille ſans offenſer la branche, autrement ils enleveroient avec la feuille l'écorce de la branche, & détruiroient tous les bourgeons qui doivent faire leur pouſſée au mois de Juillet. Il faut auſſi que les cueilleurs aient le ſoin de ramaſſer toutes les feuilles, ſans quoi la feve ſe portant à nourrir celles que l'on auroit laiſſées, agiroit avec moins de vigueur & abandonneroit même les parties de l'arbre où il n'en ſeroit point reſté ; ces branches ne pouſſeroient plus que quelques foibles jets, qui par la ſuite périroient ou deviendroient buiſſonneux, ainſi qu'on le voit ſur les mûriers ſauvageons, dont il eſt impoſſible de ramaſſer la feuille exactement.

Il convient encore de faire la cueillette de la feuille de bonne heure ; mais cet article, dira-t-on, dépend du temps juſqu'auquel les vers à ſoie ont beſoin de nour-

riture : cela eſt vrai, auſſi conſeillons-nous de faire éclorre la graine le plutôt qu'il ſera poſſible ; mais ſi ce temps porte loin, il faudra ſe ſouvenir l'année ſuivante de commencer à ramaſſer la feuille aux arbres où elle aura été cueillie l'année précédente la derniere, & chaque année prendre à rebours la plantation : par ce moyen vous donnerez à vos arbres de deux années l'une les avantages de la ſeconde ſeve, &, pour me ſervir à cet égard d'une expreſſion connue des jardiniers, vos arbres en automneront mieux, c'eſt-à-dire, pouſſeront plus de jets pour l'année ſuivante.

XXXVII QUESTION.

Faut-il, après qu'on a cueilli la feuille, couper des branches de l'arbre & le tailler en dedans & en dehors, ou ſimplement le nétoyer des petites branches caſſées ?

Il ſera très-néceſſaire qu'un jardinier inſtruit prenne ſoin d'un jeune arbre auſſi-tôt qu'il aura été dépouillé de ſes feuilles, parce qu'il reparera le mal dans ſa naiſſance ; d'ailleurs, au moment où l'on lui a ôté ſes feuilles, la ſeve n'ayant plus de nourriture à y porter, eſt repompée dans les racines & s'y arrête quelque jours ; auſſi ce temps

de tailler l'arbre eſt favorable, parce que cette taille n'occaſionnera qu'une foible déperdition, & ſera cicatriſée avant que la ſeve remonte : ainſi lorſque le jardinier appercevra que quelques branches auront été offenſées par la cueillette des feuilles, il les coupera au-deſſous du mal qui s'y trouvera fait ; il doit auſſi retrancher toutes les branches qui auront pouſſé au-dedans de la tête de l'Arbre celles qui pouſſeront en travers, celles qui ſeront foibles ou mortes, en ménagent les yeux ou boutons qu'il appercevra au bas & à la naiſſance de ſes branches. Enfin, dans les premieres années il tiendra baſſes toutes les jeunes branches, en coupant à un pied les nouvelles pouſſées & de maniere qu'elles ſoient toutes à l'œil de même hauteur.

Nous ne diſons rien des branches chiſonnes, de celles de faux bois, des branches gourmandes, parce qu'il eſt très-rare d'en trouver ſur le miſrier, & que tout jardinier les connoît & ſait qu'elles doivent être retranchées.

XXXVIII. QUESTION.

Lorſqu'un arbre eſt jeune & qu'il ne profite pas, quels ſont les ſymptomes auxquels on connoit qu'il ſouffre, & quels ſont les remedes qu'on peut y porter ?

L'on doit juger qu'un arbre ſouffre, lorſqu'on ne le voit pas pouſſer auſſi vigoureuſement que les autres de la même plantation ; que les jets de chaque année ſont foibles & grêles ; que ſes feuilles ſe replient & qu'elles jauniſſent dès la fin du printemps : alors il convient de redoubler les cultures, d'enlever un pied de terre vers les racines, & d'en porter de neuve mêlée avec quelques fumiers ſecs : ſi ce remede ne le ranime pas l'on ſera très-bien de lui couper la tête, non pas ſur le tronc, mais à un pied ſeulement, en ne lui laiſſant que trois à quatre branches des mieux diſpoſées pour lui former une tête nouvelle.

XXXIX.

XXXIX. QUESTION.

Quelle eſt la forme & quelles ſont les bornes dans leſquelles on doit tenir ces arbres pour qu'on puiſſe cueillir facilement toute la feuille & n'en point perdre, c'eſt-à-dire, doit-on les laiſſer garnis beaucoup en dedans, & les empêcher de trop s'étendre en hauteur & en largeur?

La forme de cet arbre, ainſi que nous l'avons dit, doit être à-peu-près celle d'un calice ou d'une cloche renverſée; cette forme eſt néceſſaire pour donner entrée dans le cœur de l'arbre aux cueilleurs de feuille, & pour que l'air & le ſoleil puiſſent pénétrer dans l'intérieur de la tête, procurer aux feuilles les qualités qu'elles doivent avoir, les agiter, & les ſécher des roſées du matin. Quant aux bornes où l'on doit tenir les branchages de cet arbre, c'eſt-à-dire, la maniere dont on doit l'élever, l'on ne peut indiquer que des principes généraux qui ſeront toujours ſubordonnés aux différents progrès que cet arbre fera, ſuivant le terrein dans lequel il ſera placé, & le plus ou le moins de culture & de ſoins qu'on lui donnera. Nous dirons cependant

qu'il faut ſe conduire pour les branches que pouſſera cet arbre à-peu-près de la même maniere que l'on aura fait lorſqu'on a voulu lui former la tête. L'on a vu à cet egard qu'il convenoit de ne laiſſer ſur le tronc que trois à quatre branches, & les couper à un pied ou ſix pouces de hauteur, ſuivant leur degré de force ou de foibleſſe: la raiſon de cette premiere pratique eſt d'abord de ne pas trop charger la tête de l'arbre, que la tige ne pourroit pas ſoutenir, & en coupant ſes branches, de les aider a ſe fortifier en groſſeur: les mêmes raiſonnements s'appliquent également aux branches que l'on aura dans la ſuite a élever. L'on fera donc le choix de celles qui ſe préſenteront ſur chaque branchage; on n'en laiſſera ſubſiſter qu'une ou deux des mieux diſpoſés, pour la forme de l'arbre; l'on les coupera à cinq à ſix pouces du branchage ſur leſquel elles ont pris naiſſance. l'on conçoit que ſi on les y laiſſoit toutes, ce branchage ne pourroit les porter, & il deviendroit lui-même trop peſant pour la tige. Cette explication doit ſervir de méthode pour tout le temps que l'arbre ſubſiſtera. En ſe conduiſant ainſi ſa tête ſera toujours belle, & quelque étendue qu'elle ait, la cueillette de la feuille ne ſera pas difficile, parce que les cueilleurs iront d'une branche à une autre avec ſûreté; la tige étant d'abord aſſez forte pour ſupporter la

totalité de l'arbre, & chacun des branchages ayant été élevé par gradation à ne porter que des branches moins fortes que lui, & ces branchages étant eux mêmes beaucoup moins forts que la tige, tout croitra & s'élevera en proportion : les meilleurs de feuille parcourront tous ces branchages, à la faveur desquels, comme sur une échelle, ils atteindront par-tout. Un jardinier intelligent, qui verroit des mûriers de tout âge taillés de la sorte, concevroit avec facilité ces procédés.

XL. QUESTION.

Lorsqu'un mûrier devient vieux & que la seve se ralentit, convient-il de l'ébrancher jusqu'au tronc, ou vaut il mieux l'arracher pour en planter un autre? Ce dernier parti n'est-il pas le plus sûr? Car si l'arbre souffre par ses racines trop abondantes & embarrassées les unes dans les autres, vainement peut-être chercheroit-on à les renouveller en coupant ses branches.

Le parti de détruire est aisé, il est toujours entre nos mains ; mais avant que de s'y décider, il convient d'épuiser tous les moyens de conserver : il est vrai que lorsque le mal

eſt extrême, l'on emploiroit vainement toutes les reſſources de l'art. L'on ne rétablira point un vieil arbre; le grand âge dans toute la nature annonce le terme de la vie: en ce cas, il convient de l'arracher; il en ſera de même d'un arbre qui aura été mal ſoigné, qui ſera taré & couvert de fiſtules, par leſquelles il ſe fait ſans ceſſe des déperditions de ſeve, ſans que l'on apperçoive les cicatrices ſe fermer & ſe recouvrir. Après avoir examiné pendant quelques ſaiſons le mal, & y avoir donné des ſoins ſans ſuccès, il ne faudra pas héſiter d'arracher cet arbre, quoique jeune encore. Mais s'il ne s'agit que de rétablir un manquement de vigueur, il faut ſecourir l'arbre par de fréquents labours, par quelques terres neuves, quelques fumiers ſecs, comme crottin de mouton, rognures de cornes & de peaux, &c. déchauſſer ce mûrier juſqu'aux racines, examiner s'il n'y en a pas quelques-unes qui aient été offenſées par la charrue lors des labourages, ſupprimer les plus groſſes qui s'étendent horizontalement juſques ſur la ſuperficie de la terre, les couper à deux pieds de la tige, ne ſemer aucuns grains dans l'eſpace de deux toiſes du pied de l'arbre, enfin, le dégarnir ſur la tête de quelques branches, & couper toutes les ſommités des autres. Si ces remedes n'opérent pas une guériſon parfaite, il faudra couper la tete à cet arbre a deux à trois pieds du tronc: cette derniere opération ſera faite

à la fin de Février, & dans la même année l'on eſt aſſuré que l'on rendra la vie à ce mûrier, & qu'il deviendra plus beau dans la ſuite.

XLI. QUESTION.

Ne peut on pas enter un vieil arbre ſur la tête ou ſur une branche? & de quelle méthode doit-on ſe ſervir?

La greffe ſert à rendre l'eſpece du mûrier meilleure, & plus propre à la nourriture des vers à ſoie: elle peut s'appliquer avec ſuccès à un mûrier ſauvageon âgé de vingt-cinq à trente ans. Le ſeul inconvénient que nous connoiſſions à cette pratique, eſt que la greffe ne s'uniſſant pas auſſi promptement ſur un vieux ſujet que ſur un jeune, il eſt à craindre que les cueilleurs de feuille mettant le pied entre la greffe & le ſujet, la greffe n'échappe, & qu'ils ne tombent. Cependant un ſemblable accident n'arrivera pas, ſi lors des premieres années on a ſoin de ne cueillir la feuille ſur ces arbres qu'avec une échelle.

Quelques perſonnes ont prétendu que la greffe du mûrier pouvoit ſe placer ſur le chataigner, l'orme, le chêne, &c. Mais en ſuppoſant qu'elle viendroit à réuſſir, on n'en tireroit peut-être pas un grand avantage; car la feuille qu'elle produiroit au lieu de nour-

rir les vers à ſoie, pourroit bien les faire périr, n'y ayant pas entre la greffe & le ſujet qui doit la recevoir une convenance, un rapport de nature qui puiſſe faire eſpérer que la ſeve, paſſant du ſujet dans la greffe, ſoit propre à la nourrir, ſans en altérer les qualités. Ainſi, ſans vouloir hazarder de multiplier de cette façon le mûrier d'Italie, il eſt bien plus ſimple & plus aſſuré de greffer ſur le mûrier ſauvageon, dont l'eſpece n'eſt pas rare & dont la qualité de la feuille, propre par elle-même à la nourriture des vers, n'a beſoin que d'être perfectionnée, pour faire porter à cet arbre des feuilles en plus grande abondance, plus faciles à ramaſſer, & plus convenables aux vers après leur ſeconde & troiſieme mues.

L'on réuſſira à greffer un mûrier ſauvageon, (quelque âge qu'il ait) pourvu qu'il ſoit ſain. A cet effet, on coupera dès le mois de Novembre, ou dans le commencement de Décembre, toutes ſes branches à un pied du tronc. L'année ſuivante il naîtra de ces branches une infinité de jets, ſur leſquels l'année d'après l'on poſera une ou deux greffes dans le mois d'Avril: l'on aura enſuite attention de dépouiller ces jets de tout ce qu'ils pouſſeront en ſauvageons, parce que ſans cela ils prendroient une nourriture que l'on doit réſerver pour les greffes qui y ſont placées: il faudra même ne laiſſer ces jets ſauvageons que de huit à dix pouces

de hauteur avant que de les enter. L'on ne conſeille cette multitude de greffes, que par la crainte que la ſaiſon étant contraire, pluſieurs ne ſoient ſans ſuccès, & que d'ailleurs il convient d'avoir à choiſir entre pluſieurs, pour ne conſerver que les branches les mieux diſpoſées à former la tête de l'arbre. Si l'année eſt favorable, chacune de ces greffes aura pouſſé des jets de ſix à ſept pieds de hauteur; on ſe conduira pour lors comme ſi l'on avoit un jeune mûrier à former, ſoit pour la taille, ſoit pour le temps auquel on doit commencer à ramaſſer la feuille.

SUR LA MANIERE d'élever les mûriers en arbres nains, en taillis, haies ou paliſſades.

XLII. QUESTION.

Lorſqu'on veut planter un taillis de mûriers, quelle préparation doit-on donner à la terre?

La nature & l'expoſition du terrein ſont de la plus grande conſéquence pour cette

eſpece de plantation, qui ne doit être faite que ſur un côteau & dans un terrein léger: ſi l'on choiſiſſoit au contraire un fond bas dont la terre fût graſſe, lourde & qui retint l'eau, les plantes n'y croîtroient pas moins bien, mais la feuille ſeroit dangereuſe aux vers à ſoie. Le mûrier nain eſt plus expoſé à l'humidité des roſées que le mûrier à plein vent; l'air ſéchera plus promptement les feuilles de ce dernier que celles du mûrier nain: il convient donc de le placer dans un lieu élevé où l'air circule avec facilité.

Quant à la préparation à donner à la terre pour une ſemblable plantation, il faudra la défoncer à deux pieds, comme l'on feroit ſi l'on vouloit y planter la vigne.

XLIII. QUESTION.

Faut-il faire un foſſé ou ouvrir des trous, & à quelle diſtance les uns des autres?

Le terrein ayant été défoncé dans toute ſon étendue, il ſuffira lors de la plantation d'ouvrir des foſſes de deux pieds en quarré avec la beche, pour y placer les plantes & arranger leurs racines; cette foſſe aura dix-huit pouces en profondeur. Quant à la diſpoſition qu'il faut donner à cette plantation, elle ſera faite en quinconce, & les plantes éloignées les unes des autres d'une toiſe.

Google

XLIV. QUESTION.

Quelle hauteur doivent avoir les plantes ? Convient-il qu'elles ſoient entées, ou doivent-elles être en ſauvageons ?

La tige de cette eſpece de mûriers ne doit pas avoir au-delà de ſix pouces de hauteur.

Les plantes doivent être entées. Nous avons vu pluſieurs de ces plantations en Languedoc, & nous ne ſavons pas qu'il s'en ſoit jamais fait en ſauvageons ; la raiſon en eſt ſans doute que le ſauvageon pouſſe trop lentement, donne moins de feuilles, & qu'après quelques années chacunes de ces plantes ne formeroient qu'un buiſſon épineux, qui ne donneroit ni feuilles, ni bois : Deux avantages que l'on a en vue dans cette maniere de planter.

XLV. QUESTION.

Doit-on les travailler aux environs de la ſouche, & à quelle diſtance ?

Ces plantes étant placées à ſix pieds les unes des autres en tout ſens, il ſeroit difficile de ne travailler qu'aux environs de la ſouche, ſans attaquer en général tout le

terrein : il convient donc de donner des labours à la totalité ; ces labours ſeront les mêmes que ceux preſcrits pour l'entretien d'une pépiniere, & toujours à la beche, afin d'empêcher les racines de s'étendre ſur la ſuperficie de la terre.

XLVI. QUESTION.

Doit-on les tailler ſouvent juſqu'à la ſouche ?

Ces plantes bien entretenues ſeront coupées toutes les trois années à un pouce de la ſouche ; le bois qu'on en retirera ſera conſidérable, il ſera fort & fera de beaux fagots : dans un pays de vignobles, on y trouvera des échalas de ſept à huit pieds de hauteur, dont le bois ſera meilleur & de plus de durée que ceux de ſaule & peuplier.

Le temps pour couper ce taillis eſt au commencement de Mai, & auſſi-tôt qu'il aura été défeuillé pour la nourriture des vers à ſoie, parce que dans le ſurplus de cette même année, ſi la ſaiſon eſt favorable, les ſouches auront repouſſé à pluſieurs pieds de hauteur, & les feuilles qu'elles produiront l'année ſuivante, étant ſecondes ſur ces mêmes branches, pourront être données aux vers à ſoie : ſi au contraire on attendoit de

Digitized by Google

couper ce taillis dans l'Automne ou dans le Printemps, les jets pouſſeroient plus haut, mais l'on ſeroit privé de la cueillette de la feuille pour l'année qui ſuivroit.

XLVII. QUESTION.

Ne doit-on pas choiſir dans la pépiniere, de préférence, pour mettre en taillis les arbres qui n'ont pas fait un beau premier jet?

Cette économie ſera très bien entendue, & ce ſera un moyen de tirer un bon parti de ces arbres; mais quelqu'un qui auroit un taillis à former, fera bien d'élever lui-même ces plantes dans une pépiniere, ou au lieu de mettre la pourrette à trois pieds de diſtance de l'une à l'autre, comme nous l'avons dit (en répondant à la treizieme queſtion), il ſe contenteroit pour cet objet de les placer à douze ou quinze pouces ſeulement: par ce moyen il perdroit & cultiveroit moins de terrein, ce qui diminueroit ſa dépenſe; les plantes n'en ſouffriroient pas, parce qu'elles ſeroient deſtinées à ne reſter en pépiniere que deux années.

XLVIII. QUESTION.

Faut-il que l'arbriſſeau ait reſté plus d'un an enté dans la pépiniere, pour le planter dans le taillis ?

Les plantes ayant été entées dans le mois d'Avril, peuvent être portées dans le taillis au mois de Février, ou dans le commencement de Mars de l'année ſuivante : ſi elles n'ont été entées que dans le mois de Juillet, il ſera néceſſaire de les laiſſer en pépiniere une année de plus, pour que le jet qui proviendra de la greffe ſe fortifie.

XLIX. QUESTION.

Ne pourroit-on pas, pour former un taillis, porter la pourrette du ſemis au taillis en droiture, l'y élever en ſauvageon, & l'enter en place ?

L'on ne conſeille point une ſemblable pratique, parce qu'il eſt plus aiſé de donner des ſoins aux plantes dans la pépiniere, où elles occupent peu de terrein, que dans l'étendue du taillis ; d'ailleurs ces plantes au ſortir du ſemis ſe défendent mieux les unes près des autres des vents & des ſéchereſſes, qu'elles

Digitized by Google

ne feroient en plein champ. L'on peut même, pendant le temps qu'elles ſe forment à la pépiniere, récolter des grains ou légumes dans le champ qu'on leur a deſtiné.

L. QUESTION.

De quelle maniere faut il couper cet arbriſſeau, pour qu'il forme une ſouche qui fournuſſe pluſieurs branches, & non point un ſeul jet, qui formeroit un grand arbre ?

Nous avons dit ci-devant qu'il ne falloit pas que la tige de ces plantes eût plus de ſix pouces ; elle ſera donc coupée à cette hauteur, & ſera plantée de maniere que la greffe ſe trouve hors de terre a environ deux pouces, parce que les labours élevant le terrein, cette greffe ſe trouvera alors à fleur de terre. Quant à la méthode qu'il faut ſuivre pour que cette ſouche fourniſſe pluſieurs branches, & non point un ſeul jet, ce ſera l'affaire de la nature, qui ayant placé pluſieurs boutons à la tige, les fera pouſſer tous à la fois. Vous n'aurez d'autre ſoin qu'a les voir s'élever, ſans en détruire aucun ; & la fin de l'année vous montrera un buiſſon ou vous n'aviez placé qu'un ſeul jet.

LI. QUESTION.

Peut-on faire des haies en mûriers ? & cette forme de clôture eſt-elle aſſez ſolide pour défendre l'entrée d'un champ ?

Il ſeroit fort à deſirer que toutes les haies à la campagne fuſſent faites en mûriers ; les chemins en ſeroient plus agréables, & les récoltes plus en ſûreté. Cette maniere de clôture devient en peu d'années extrêmement forte ; la plante de mûrier croit beaucoup mieux que toutes les autres & ſe garnit plus vîte : deux ou trois années ſuffiſent, avec quelques ſoins, pour former une haie impénétrable à toute eſpece de beſtiaux.

LII. QUESTION.

Comment plantez-vous une haie en mûriers ? Quelle groſſeur doivent avoir les plantes ? Faut-il qu'elles ſoient entées ?

L'on ouvrira ſur le bord du champ qu'on veut enclorre, un foſſé de trois pieds en largeur, ſur deux pieds de profondeur ; l'on placera dans ce foſſé les jeunes plants de mûriers que l'on aura ſortis du ſemis ; on coupera leurs groſſes racines au même ni-

veau des chevelus, & ils ſeront plantés à un pied & demi de profondeur; on comblera le foſſé avec la même terre qui en aura été ſortie, & l'on coupera chaque jet à deux à trois pouces hors de terre. La groſſeur des plantes eſt indifférente, il ſuffit qu'elles ſoient jeunes & n'aient pas langui dans le ſemis d'où on les ſort; chaque plante ſera placée à trois à quatre pouces l'une de l'autre. En cet état, il convient dans les premieres années de les travailler ſouvent, & de les garantir de la dent des beſtiaux; pour cet effet, il ſera néceſſaire d'oppoſer en dehors du champ une haie faite en bois mort, ou un foſſé aſſez large. Quant à la nature des plantes, il faut qu'elles ſoient ſauvageonnes, mais provenues de pepin de mûrier enté, ſoit de la feuille d'Italie, ſoit de celle d'Eſpagne.

LIII. QUESTION.

Comment élevez-vous cette haie à la hauteur convenable, pour ſervir de clôture?

Si les ſujets que vous avez plantés ont été de bonne eſpece, & ſi l'été n'a pas été trop ſec, dès la premiere année ils acquerront deux pieds en hauteur; vous n'en laiſſerez ſubſiſter qu'un pied en les taillant au

mois de Février; dans la ſeconde année les plantes pouſſeront à trois pieds au deſſus; vous en couperez encore deux, afin que la haie ſe fortifie par le bas, & continuant ainſi d'année en année à laiſſer croître les plantes & a les tailler d'une partie de ce qu'elles auront pouſſé, vous aurez une clôture des plus fermes en peu de temps.

LIV. QUESTION.

Cette haie ainſi élevée, doit-on toujours la garantir de la dent des beſtiaux?

Lorſque la haie aura acquis ſix à ſept années, non ſeulement les beſtiaux n'endommageront pas la clôture, mais ils la rendront plus forte; car en l'attaquant, ils rompront les jeunes jets, ce qui les fera croître en buiſſons ſi épineux, qu'ils n'oſeront plus en approcher.

LV. QUESTION.

La feuille de ces haies convient-elle aux vers à ſoie?

Cette feuille eſt tellement propre à la nourriture & à la bonne conduite des vers à ſoie, que ſi l'on n'a pas des champs à former

fermer par de telles haies, il faut en placer par-tout ailleurs. Cette feuille eſt la premiere à éclorre, elle eſt tendre, a peu de ſuc, & par ces raiſons, abſolument néceſſaire à la nourriture des vers à ſoie dans leur premier âge, elle économiſe d'ailleurs celle des mûriers greffés, qui dans le commencement de la ſaiſon n'en fourniroient que tres peu, leurs feuilles n'ayant pas acquis ſa grandeur & même ſa qualité. Mais pour parvenir à faire porter à ces haies beaucoup de feuilles, il faut avoir ſoin de tailler tous les jets qu'elles auront pouſſé l'année précédente, & ſur leſquels vous aurez ramaſſé au printemps la feuille. Nous ne devons pas cependant négliger d'obſerver qu'en uſant ainſi de cette petite feuille, il ne faut pas que cela engage à ne cueillir que ſur la fin de la ſaiſon la feuille des arbres, car ces derniers en ſouffriroient, & l'année ſuivante donneroient moitié moins de feuilles, par la raiſon qu'ils n'auroient pu pouſſer de nouveaux jets dans la ſeconde ſeve de l'Eté. Il convient donc dès les premiers jours de Mai d'abandonner la cueillette ſur les haies.

LVI. QUESTION.

Comment élevez-vous les paliſſades en muriers ?

Le mûrier prend toutes les formes qu'un Jardinier inſtruit veut lui donner ; ainſi l'on éleve ces plantes, comme la charmille, en berceau, en paliſſade, en boſquet, &c. L'on y ramaſſe la feuille dès le mois d'Avril, & à la fin de Mai une ſeconde feuille vient regarnir tous ces ornements ou décorations, en ſorte que l'on n'eſt privé que pendant fort peu de temps de leur verdure. Pour former ces paliſſades, l'on le ſert de la pourrette au ſortir du ſemis, & l'on la plante, comme nous avons dit pour les haies ; l'on appuie & l'on ſoutient les jets de chaque année par des piquets & des traverſes en bois. Tous les Jardiniers ſont capables de ces ſoins, qui ſont les mêmes à donner que ceux pour la charmille ordinaire.

LVII QUESTION.

A quel âge peut-on eſpérer de retirer un produit des mûriers plantés à demeure, de ceux en arbres nains, en haies ou paliſſades? Et quels ſeront à-peu-près ces produits?

Vous penſez, Monſieur, avec raiſon, qu'il ne ſuffira pas aux gens de votre campagne d'être inſtruits ſur la culture du mûrier; vous me demandez encore de leur en faire connoître le revenu afin que calculant eux-mêmes ce produit, & l'oppoſant aux frais de plantation & d'entretien, ils ſoient en état de ſe décider ſur leur plus grand avantage.

Si, pour établir ce produit, nous jettons les yeux ſur les mûriers plantés dans cette province il y a quinze, vingt, trente & quarante années, quel découragement pour cette culture! Nous en voyons beaucoup de tous ces âges, dont on dédaigne de ramaſſer le peu de feuilles qu'ils produiſent, & d'autres dont les propriétaires retirent à peine 8 ou 10 ſols par année, ce qui ne les dédommage pas de la perte du terrein que ces arbres occupent, & du préjudice que leurs racines & leur ombrage cauſent aux plantes qui les avoiſinent.

Si nous conſultons les Auteurs qui ont écrit ſur la culture des mûriers, nous les trouvons tous réunis pour ne nous promettre qu'une foible jouiſſance, qui ne commencera qu'après dix ou douze années de travaux & de dépenſes.

Je vous préſente ce tableau tel que je l'ai vu moi-même il y a quinze à vingt années, n'en ſoyez point effrayé, j'eſpere, en ramenant tout à des principes certains, vous démontrer qu'il peut être vrai que le produit des mûriers ne ſoit pas plus conſidérable pour le propriétaire que je viens de l'avancer, ſans cependant qu'on puiſſe rien en conclure de contraire aux avantages de ſa culture, & aux bénéfices que j'établirai.

Le principal produit du mûrier eſt dans ſa feuille, cette feuille eſt la ſeule nourriture propre aux vers à ſoie; cet arbre leur eſt ſi particuliérement conſacré, qu'aucun autre inſecte ne le partage avec eux.

Celui qui veut élever des vers à ſoie a donc beſoin de cette feuille : s'il eſt propriétaire de ces arbres, ils lui rendront davantage en conſommant chez lui la feuille, que s'il les loue: la raiſon en eſt ſenſible; il eſt juſte qu'il ſoit payé des ſoins qu'il donnera lui-même aux vers qu'il élevera. Si ces arbres ne lui appartiennent pas, il eſt obligé de les louer; cette premiere différence de produit ne conclut rien contre le plus ou le moins de valeur de l'arbre, parceque ce pro-

duit eſt dans cette hypotheſe ſubordonné à la forme de l'exploitation : ainſi donc un mûrier que vous louerez 5 ſols, n'en vaudra pas moins 9 ou 10. Le ſacrifice que vous faites de ce ſurplus eſt compenſé par les ſoins & les embarras que vous voulez éviter, & par l'incertitude de la récolte à laquelle vous n'avez pas voulu être expoſé. Cependant comme cette forme de régie eſt la plus commode & la plus uſitée, examinons ſous ce dernier point de vue le produit du mûrier en louant cet arbre pour ſa feuille.

Le nourricier des vers à ſoie auquel vous louez vos mûriers, examine, avant de faire prix avec vous, deux choſes; la premiere, ſi l'arbre eſt fourni de beaucoup de feuilles; la ſeconde, en que la cueillette de cette feuille pourra lui coûter de temps ou d'argent.

Vous voyez donc d'abord, Monſieur, que l'âge de votre arbre, la groſſeur de ſon pied, ſont des objets indifférents : il ne s'agit que de mettre un prix en proportion de la quantité de feuilles dont il eſt couvert, & du plus ou moins de facilité que l'on aura pour la ramaſſer.

Si cet arbre (n'importe à quel âge) eſt aſſez chargé de feuilles pour qu'on en eſtime la quantité, je ſuppoſe à 50 livres peſant; que cet arbre ait été élevé avec ſoin; que ſa feuille ſoit d'une bonne qualité, qu'elle ſoit nourriſſante ſans être groſſiere & viſqueuſe,

se qui dépendra de la nature & de l'expoſition du terrein ; que cet arbre ait été bien taillé, ce qui rendra la cueillette de la feuille fort aiſée, ce nourricier ne craindra pas de vous offrir 30 ſols des feuilles de cet arbre, parce qu'il ſait que cette feuille n'eſt pas chere à 3 liv. ou 3 liv. 10 ſ. le quintal, & qu'il voit qu'on peut la ramaſſer en une heure de temps.

Si au contraire vous ne préſentez à cet homme (ainſi qu'on l'a fait juſqu'à préſent) qu'un arbre chargé d'une petite feuille, peu nourriſſante, dont il ſera obligé de faire une double conſommation, ſans que ſes vers en ſoient mieux nourris ; s'il eſtime ne trouver ſur cet arbre que dix livres peſant de cette feuille ; s'il voit que, faute de ſoins, d'entretien, & d'avoir été taillé, ſa tête ne forme que pluſieurs buiſſons épars & comme épineux ; s'il ne peut avoir cette feuille ſans ſe bleſſer les mains, & même ſans danger pour ſa vie, attendu que les branchages auront filé trop haut ſans avoir fourni des branches aſſez fortes pour le conduire par tout, alors cet homme en vous offrant 4 à 5 ſols de la feuille de cet arbre la paiera ſa valeur, & même au delà, en proportion de l'exemple que nous avons donné d'un arbre de belle eſpece & bien entretenu ; parce que les frais de cueillette des feuilles ſont toujours à la charge du propriétaire de l'arbre, par la conſidération qu'en fait celui qui le loue. Vou-

lez-vous en être plus particuliérement convaincu, ſuppoſons que dans ce pays, comme dans quelques villes du Languedoc, la feuille du mûrier ſe portaſſe au marché public, ainſi que les grains & légumes; cette feuille s'y vend pour l'ordinaire 3 liv. ou 3 l. 10 ſ. le quintal: ſi ſur deux arbres vous recoltez un quintal de feuilles, vous retirerez 3 l. ou 3 L 10 ſ. ſur quoi déduiſant 10 ſols pour les frais de cueillette, il vous reſtera 50 ſols ou 3 liv., ce qui établit le produit de chacun de ces arbres a 25 ou 30 ſols. Si au contraire vous êtes obligé, pour former ce même quintal de feuilles, de dépouiller dix arbres ſauvageons au lieu de deux de celui d'Italie, d'abord vous ne trouverez que 40 ſols du quintal de cette petite feuille, ſur quoi diminuant pour les frais de cueillette 20 ſols, il ne vous reſtera qu'autres 20 ſols; ce qui nétablit le produit qu'à 2 ſ. pour chaque pied de ces arbres.

Il eſt donc démontré, comme on ne ſauroit le faire trop entendre, que le revenu du mûrier pour le propriétaire, eſt en raiſon de l'aboodance de feuilles dont il ſe couvre & de la facilité pour les cueillir; que cette cueillette eſt toujours faite à ſes frais, ſoit qu'il loue ſon arbre ou qu'il faſſe vendre ſes feuilles au marché public; parce que dans le premier cas le nourricies des vers à ſoie les retient ſur le prix qu'il propoſe de cet arbre, & que dans le ſecond le propriétaire le paie directement

lui-même. Il doit donc ne s'attacher qu'à cultiver l'eſpece de mûrier qui lui donnera le plus de feuille, avec le moins de dépenſe pour la ramaſſer.

Après ces réflexions, eſt-il étonnant, Monſieur, que la culture du mûrier ai fait ſi peu de progres dans cette Province, depuis plus de cinquante années, & que l'on ait entretenu à grands frais & ſans ſuccès des pépinieres? Doit-on être ſurpris encore d'entendre dire à une infinité de gens ayant fait anciennement des plantations de mûriers, qu'ils les ont fait arracher, parce qu'ils ne leur donnoient aucuns revenus? Ces arbres ſauvageons pouvoient-ils leur en donner? d'une part ils n'avoient que très-peu de feuilles, & d'un autre côté, ce produit reſtoit nul par les frais pour les cueillir.

Quant à l'éloignement de jouiſſance porté, à dix ou douze années de plantations, par différents Auteurs qui ont écrit ſur les mûriers, il faut obſerver que la plûpart n'ont parlé que du mûrier ſauvageon, & que les autres ayant connu le mûrier greffé plus par théorie que par pratique, n'en ont éloigné les premiers produits que parce qu'ils n'ont pas aſſez réfléchi ſur la néceſſité de le dépouiller de bonne heure de ſes feuilles.

J'obſerverai à l'égard du mûrier ſauvageon, qu'il pouſſe beaucoup plus lentement que le mûrier greffe, par cette raiſon il faut bien des années avant qu'il ait produit des bran-

ches propres à lui former la tête, & que ſur ces branches il s'en ſoit fortifié d'autres qui puiſſent donner aſſez de feuilles, pour mériter de parler de ſon produit, puiſque à peine lui en accorderai-je un à l'âge de trente ans, en ſuppoſant encore qu'il aura été bien entretenu. Voici mes raiſons: Cet arbre ne pouſſe que des jets très-courts, il faut, pour en avoir la feuille, les arracher l'une après l'autre; car ſi vous voulez couler la main ſur le jet auquel elles tiennent, & la ſerrer aſſez pour les avoir, le jet vient avec elles, & vous perdez votre arbre: ainſi les dépenſes pour avoir la feuille, le tort fait à l'arbre & celui qu'il cauſa dans le terrein qu'il occupa, tout abſorba le produit. Cette feuille eſt d'ailleurs peu nourriſſante pour les vers ſortis de leur troiſieme & quatrieme mues, vous êtes obligé de leur en donner plus ſouvent: il y a plus, vous leur renouvellez dans cet age cette nourriture, avec la chagrin de voir qu'ils n'ont pas mangé celle que vous leur aviez donnée le moment auparavant, la groſſeur dont ils ſont pour lors leur a fait flétrir par leur peſanteur cette feuille avant qua de s'en nourrir: cette feuille qu'ils n'ont pas conſommée augmente leur litiere, elle s'echauffe par-là plus aiſément, & leur cauſe des maladies dont ils périſſent: ces inconvénients ne ſont pas à craindre dans la naiſſance des vers, juſqu'à leur deuxieme

& troiſieme mues, cette nature de feuilles leur convient alors auſſi parfaitement, qu'il eſt dangereux & diſpendieux de leur en donner plus tard. Mais pour avoir cette feuille avec abondance & économie, il faut la prendre, comme je l'ai dit ci-devant, ſur des haies que vous formerez pour ſervir de clôture à vos champs.

Juſqu'à préſent, Monſieur, je n'ai établi le produit du mûrier que ſur des raiſonnements & des calculs, qui, quoique tres-ſolides, à ce que je penſe, ont encore beſoin d'une demonſtration pratique, qui achevera de vous convaincre qu'on ne peut s'occuper plus eſſentiellement pour le bien de cette Province, qu'en y encourageant la culture du mûrier roſe ou d'Italie. Je vais donc vous préſenter des faits en vous parlant de mes plantations: ce que j'ai fait eſt entre les mains de tous ceux qui voudront le faire.

Mes plantations de mûriers à demeura ont été commencées en 1754 au mois de Février.

Ces arbres plantés en 1754 ne donnerent aucun produit cette premiere année, non plus qu'en 1755 & 1756; ces trois années furent employées à laiſſer fortifier la tige & à leur former la tête. Mais au printemps de 1757 on commença à en ramaſſer la feuille: j'avois dans le même temps fait des haies & formé des paliſſades en mûriers ſau-

vageons, dont j'employai la feuille en 1757. Je ne calculai point alors par la quantité de feuilles que j'obtins de ces arbres, de ces haies & paliſſades, quel étoit à-peu-près le produit que j'en retirois au commencement de cette quatrieme année; mais ayant eu depuis d'autres mûriers à faire dépouiller au même âge, je me ſuis aſſuré, en ſuppoſant le quintal de feuilles à 3. liv., que chaque pied à la quatrieme année commençoit à donner 18 deniers de revenus.

A la cinquieme année, je veux dire au printemps de 1758, mes arbres furent loués 4. ſols le pied.

Au printemps 1759, j'en retirai 8 ſols de chaque pied en les louant.

Au printemps 1760, j'employai une partie de cette feuille chez moi, une autre partie fut louée: ce que j'employai chez moi, déduction faite des frais de cuillette, me procura chaque pied de mûriers à raiſon de 20 ſols; ceux que je louai ne m'en rendirent que 12, 13 & 14.

Au printemps 1761, j'en uſai de même, partie de mes arbres furent loués 20 & 22 ſols, le produit de ceux dont je conſommai la feuille fut d'environ 30 ſols.

Au printemps 1762, j'élevai des vers à ſoie chez moi; j'en élevai à moitié produit avec des voiſins, c'eſt-à-dire, que je leur fournis la feuille, & partageai la récolte des cocons; j'en louai auſſi pluſieurs pieds à 30,

35 & 40 ſols ; d'autres reſteront ſans être dépouillés, & j'en profitai pour en ramaſſer le fruit & avoir des pepins : enfin, réuniſſant tous ces produits pour en compoſer un commun, je trouvai que chaque pied de mûrier, à la derniere récolte, m'avoit donné environ quarante ſols de revenus. Telles ſont, Monſieur, les differentes gradations de produits que j'ai retirés de mes mûriers dans les huit premieres années de leur plantation.

Ces produits ne ſont dus qu'à l'eſpece du mûrier roſe ou d'Italie, à ſon entretien & aux bonnes cultures dont je vous ai détaillé les pratiques : tous ces objets ſont intimement liés. Sans culture & ſans ſoins, vous n'obtiendrez qu'une foible jouiſſance ; ſans le choix de la bonne eſpece de mûrier, outre que les dépenſes de la plantation, culture & entretien ſeront égales, cet arbre ne produira pas de quoi dédommager du tort qu'il cauſera aux autres productions ſur le champ où il ſera placé. Banniſſez donc abſolument tous mûriers ſauvageons. Mais comme la feuille de ce dernier eſt convenable & même néceſſaire aux vers à ſoie dans leur premier âge, formez-en des haies au ſortir du ſemis, en choiſiſſant la ſemence ſur le mûrier d'Italie ou d'Eſpagne ; cette feuille ſur les haies eſt plus printemniere, plus abondante, & plus facile à cueillir : ainſi votre récolte en cocons ſera plus

hâtiva, elle ſera plus avantageuſe par le produit & par la diminution des dépenſes. Quant à la qualité des cocons & des ſoies, relativement a notre climat & à l'eſpece du mûrier roſe, voyez le détail des expériences que j'ai faites, & dont j'ai rendu compta à la Société d'Agriculture de Lyon dans un Mémoire imprimé en 1761.

Je ne dois pas négliger de vous parler encore d'un autra avantage que vous retirerez du mûrier roſe ou d'Italie, c'eſt celui de ſa ſeconde feuille, pour la nourriture des beſtiaux de vos domaines. Cette ſeconde feuille ne veut point être cueillie ſur l'arbre, il y auroit du danger à l'en dépouiller; il faut attendre les premieres gelées & les premiers brouillards de l'automne, alors elle tombe d'elle-même, quelquefois dans une ſeule journée, ſuivant l'expoſition de la plantation. Pour accélérer la dépouille de cet arbre, l'on peut y aider en ſecouant légérement ſes branches; on occupe des femmes & des enfants à la ramaſſer, & on la laiſſe dans le champ ſe ſécher un ou deux jours, après quoi on peut la conduira dans le domaine, & mêlant cette feuille auſſi-tôt avec de la paille de froment ou de ſeigle, elle ſe ſoutient, ne s'échauffe point, & procure aux bœufs & aux vaches une nourriture trés-ſaine & qui eſt fort à leur goût. Je n'ai point négligé chez moi cet objet d'économie, qui m'a tenu lieu des ſeconds foins

dont on a été privé daos les deux dernieres années, . mes beſtiaux en ont été nourris pendant les hivers, & les vaches n'ont point ceſſe de donner beaucoup de lait.

Un autre produit eſt celui que vous retirerez de la taille de vos arbres; mille pieds de mûriers a l'âge de dix-huit à vingt ans, fourniront par le bois néceſſaire à leur ôtet chaque année, tout celui qu'un fort ménage pourra conſommer pour ſon chauffage & ſa cuiſine.

Le bois de mûrier eſt très-propre au ſurplus à la menuiſerie, au charronage, &c. En Languedoc & en Provence, il s'emploie pour les futailles de vin & d'huile. L'on ne doit cependant pas diſſimuler que celui du mûrier ſauvageon ne ſoit pour ces derniers uſages plus convenable.

Quant au produit des haies ou paliſſades de mûriers, il me ſeroit aſſez difficile de l'apprécier, l'on n'eſt point en uſage de louer ces ſortes de parties; cependant, comme je l'ai obſervé, il ne faut pas que par économie l'on veuille conſommer toute cette petite feuille, pour n'attaquer celle des arbres que ſur l'arriere ſaiſon du printemps; nous répétons que ces arbres en ſouffriroient & n'automneroient pas, ce qui vous priveroit de beaucoup de feuilles l'année d'apres: il convient donc que dès les premiers jours de Mai vous ceſſiez la cueillette des feuilles ſur les haies. C'eſt dans une circonſtance pa-

reille qu'une femme de mon village, qui élevoit des vers à soie, & qui n'avoit que des enfants en bas âge pour ramasser la feuille, me proposa de lui louer le surplus d'une haie dont je ne faisois plus usage ; je consentis d'autant plus volontiers à ce qu'elle me demandoit, que j'entrevoyois que ne vendant pas cette feuille elle me feroit volée, mais je fus embarrassé sur ce que je devois lui en demander : je lui proposai de m'en donner 3 liv. par quarante pieds de longueur ; elle y consentit, & n'y perdit pas. Je fis avec cette femme le même marché l'année suivante ; cette haie avoit environ trois à quatre pieds de hauteur pour lors, & cinq à six années de plantation. Voilà, Monsieur, de quoi vous régler à-peu-près sur le produit des haies ou palissades ; ce produit est comme celui des arbres en proportion de la quantité de feuilles, & plus encore de la difficulté & du temps à employer pour la ramasser.

Par ces mêmes raisons le produit des arbres nains sera considérable. Ces arbres plantés à demi-pied seulement de tige & étant greffés, rassemblent tous les avantages que l'on doit espérer du mûrier. Une feuille abondante est facile à cueillir, aussi en ai-je loué dès la seconde année de leur plantation 4 sols par chaque pied. Vous avez ouï parler, Monsieur, de semblables plantations faites à Aubanas, où un seul particulier a su,

dit-on, ſe procurer trois mille liv. de rentes ſur un champ en mûriers nains, qui, ſix années auparavant, ne lui rapportoit pas deux cents livres. Que ne peut point l'induſtrie, aidée par de bonnes pratiques!

Je m'arrête, Monſieur, où finiſſent les queſtions que vous m'avez fait l'honneur de me propoſer. Je deſire que vous ſoyez ſatisfait de mes réponſes; j'aurois pu les étendre davantage, mais elles auroient préſenté plus d'étude que de pratique; & j'ai penſé que votre ſeul objet étant d'inſtruire les gens de votre campagne, ils n'avoient beſoin que de preceptes ſimples. Si cependant ils ne leur ſuffiſent pas, ou que vous trouviez que je ne me ſois pas aſſez expliqué, je vous prie de continuer à me faire part de vos doutes, vous me trouverez toujours très-empreſſé à concourir avec vous au ſuccès de vos plantations.

J'ai l'honneur d'être, avec un très-reſpectueux attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.